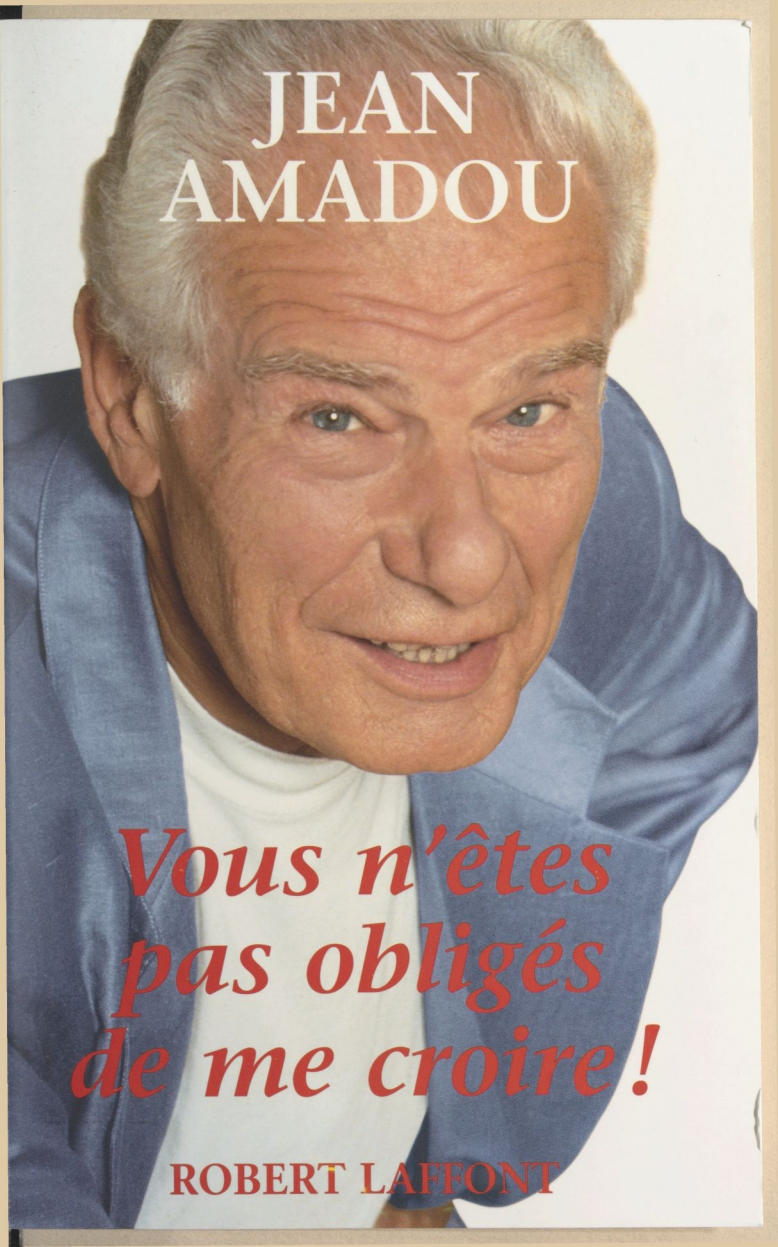

JEAN
AMADOU
Vous n'êtes
pas obligés
de me croire !
ROBERT LAFFONT

0252669 1X
824

VOUS N'ÊTES PAS OBLIGÉS DE ME CROIRE !

14
2000 - 53289

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

IL ÉTAIT UNE MAUVAISE FOI, 1978
LES YEUX AU FOND DE LA FRANCE, 1984
HEUREUX LES CONVAINCUS, 1986
DE QUOI J'ME MÊLE, 1998

Avec la collaboration d'Albert Kantof

LA BELLE ANGLAISE, 1988

Avec la collaboration de Dadzu

TOUT FAUX I, 1989
TOUT FAUX II, 1990
TOUT FAUX III, 1991

JEAN AMADOU

VOUS N'ÊTES PAS OBLIGÉS DE ME CROIRE !

ROBERT LAFFONT

DL- 16.02.2000 006613

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1999
ISBN 2-221-08918-9

BnF
L&A

Et surtout... ne me faites pas rire !

TALLEYRAND, évêque d'Autun, à ses bedeaux, se préparant à célébrer la messe solennelle de la Fête de la Fédération, au Champ de Mars, le 14 juillet 1790.

En prélude

Vous qui lisez cette première ligne, vous avez une part de responsabilité dans ce livre. Si vous n'aviez pas acheté le précédent, celui-ci n'aurait jamais vu le jour. Mon éditeur est un homme charmant, de surcroît mon ami, mais ça n'est pas un philanthrope. Comme tous ses homologues, il a l'œil sur ce qu'on nomme du terme barbare de « Sorties facturées ». Ayant considéré qu'elles avaient été fort honorables pour le premier recueil que je vous ai proposé, il a été enclin à renouveler l'expérience. Je me suis donc mis au travail. Rien n'incite plus un auteur à écrire que d'avoir séduit un certain nombre de lecteurs. Plus leur nombre est élevé, plus l'incitation est forte. De quoi vivons-nous, nous autres saltimbanques, sinon de l'intérêt que vous nous portez ? Que cet intérêt s'étiole, et nous disparaissons. Que ce soit sur scène, à la radio, à la télévision, ou dans cet exercice impudique qui consiste à offrir au public des mots qui courent au fil de la plume, nous n'existons que parce que vous le voulez bien.

Entendons-nous, je n'ai pas la prétention d'être un écrivain. Ne voyez dans ce propos aucune modestie, qui n'est pas ma qualité première, mais une constatation lucide. Les écrivains sont ceux qui vivent de leur plume. Je ne citerai pas de nom pour ne pas me fâcher avec ceux que j'oublierais. Ils jouent en première division, dans la cour des grands qui aspirent à laisser une œuvre et flirtent en novembre avec les prix littéraires. Je ne suis pour ma part qu'un saltimbanque qui écrit de temps à autre. Le fait d'être en scène tous les soirs et de dîner après le spectacle m'interdit de me lever à 5 heures du matin comme le font la plupart des écrivains depuis que Hugo en a lancé la mode. Sur le coup de midi, j'écris une

chronique quotidienne pour Europe 1, lucarne de totale liberté, qui me permet de traiter du sujet de mon choix sans que personne ne me fasse la moindre remarque. Ce sont quelques-unes de ces chroniques que je vous avais proposées l'année dernière et dont voici la deuxième livraison. La plupart tournent autour de la vie politique française, pour la simple raison que c'est le plus extraordinaire feuilleton qu'on puisse imaginer et qu'il relègue « Urgences » et « Côte Ouest » à des amusements de patronage. L'affrontement Cohn-Bendit-Robert Hue, le combat Mégret-Le Pen laissent loin derrière eux les règlements de compte entre gangs rivaux qui illustraient « Les Incorruptibles ». Connaissez-vous dans les adaptations télévisées héroïne plus maltraitée que Dominique Voynet qui donne sur tout un avis dont personne ne tient compte ? Séguin et Bayrou sont bien plus amusants que Blake et Mortimer. Les Français sont un peuple étrange, incompréhensible pour les étrangers qui nous contemplent avec des yeux ahuris. Nous sommes les seuls en Europe à nous passionner pour le feuilleton politique et à afficher dans le même temps un taux d'abstention record quand arrivent les échéances électorales, à croire que nous ne nous intéressons qu'aux querelles et aux petites phrases assassines. Ah, ces petites phrases... nous en faisons une consommation effrénée. Pas un jour qui n'en voie naître deux ou trois, perfides, vachardes, fielleuses ou grandiloquentes. Elles alimentent les gazettes et mettent en valeur leurs auteurs. Nous sommes les seuls en Europe à avoir des ministres communistes alors qu'ils ont disparu partout, les seuls à étaler une extrême droite à plus de 10 % des suffrages et qui, bien que divisée, s'offre le luxe de jouer les arbitres... une extrême droite dont tous les autres partis réprouvent les outrances, mais dont ils usent sans vergogne dans leurs calculs électoraux. Les seuls à posséder une foultitude de partis, rassemblements, mouvements, clubs, que rien ne sépare en apparence sinon l'ambition de ceux qui les dirigent. L'UDF fut ainsi pendant longtemps une des rares familles politiques au monde à avoir pratiquement autant de partis que de députés. M. Chevènement est le ministre de l'Intérieur de Lionel Jospin. Il est en osmose parfaite avec le Premier ministre mais il n'appartient pas au même parti. Cette diversité, ce goût du paradoxe, seule culture qui ne connaît pas de crise en France, fait le bonheur des journalistes, étonne les étrangers et me fournit, bon ou mal an, la manne dont je me nourris.

Voici donc quelques chroniques sélectionnées parmi les 330 que j'écris chaque année. N'y cherchez ni messages ni moralité, et quand vous les aurez lues, oubliez-les. Ce sont là choses légères et fragiles, bulles de savon qui s'irisent, s'envolent et disparaissent. Mon but n'est pas de vous faire réfléchir, il y en a tant qui le font mieux que moi, mais de vous distraire. Si, au fil de ces pages, vous esquissez parfois un sourire, j'aurai gagné mon pari et surtout j'aurai fait mon métier.

Si Dieu descendait sur Terre,
les Français lui diraient : « Bon...
puisque vous êtes là... discutons... »

DISRAELI

The european charabia

Même quand l'euro sera en service, un des gros handicaps de l'Europe restera la barrière des langues. Ce qui accéléra la formation des États-Unis d'Amérique, ça n'est pas qu'ils aient pris le dollar pour monnaie commune, c'est qu'ils parlaient tous l'anglais. L'Europe économique et commerciale se construit sans contrainte, mais il faudra du temps pour que les quinze, et demain les vingt ou vingt-cinq, se comprennent sans le secours de traductrices de poche. Les Français seront sans doute les derniers à se contraindre à cet exercice altruiste qui consiste à apprendre la langue des autres, puisque, si l'on en croit le dicton... celui qui parle trois langues est trilingue, celui qui en parle deux bilingue, et celui qui n'en parle qu'une, français. Chaque pays de la communauté fabrique des produits divers qu'il vend partout. Cela oblige le fabricant à inclure un mode d'emploi rédigé dans la langue de tous les autres. Et dans ce domaine, il y a des efforts à faire. J'ai acheté cet été deux produits très différents. Le premier, fabriqué en Italie, est un gonfleur pour matelas pneumatique. J'ouvre le mode d'emploi et je lis ceci : « Pour conserver bien et ne pas rendre le gonfleur défectueux, vous êtes prier *(sic)* de not le exposer au sol. » Jugez de ma surprise. Qu'est-ce que c'était que ce gonfleur que je ne pouvais pas laisser par terre... ? « Not exposer au sol. » Brusquement, je compris... « Sol... le soleil ! » Il fallait que je le not expose au soleil. Le deuxième objet était une capsule de séchage fabriquée en Allemagne. Le mode d'emploi était réjouissant : « Sécher votre appareil faudrait faire journalier. » C'était bien mon intention, le faire journalier, mais j'étais heureux que la notice me le précisât. La suite était du même cru : « De faveur pour la nuit. »

Très bien, voilà une faveur que je n'allais pas me refuser. « La séchage est dépendant de la humidité d'environs. » La humidité d'environs est très néfaste au séchage... tout le monde sait ça. « De la humidité atmos-phérique *(sic)* et de le transpiration. »

Bien sûr, j'ai compris, mais peut-être pourrait-on suggérer aux entreprises qui exportent d'engager un étudiant de chaque nationalité qui traduirait le mode d'emploi dans sa langue. Pas besoin d'exiger bac + 5, quelqu'un capable de traduire en français : « Il est déconseillé de laisser le gonfleur au soleil » suffira. Outre le fait que cela créerait des emplois, cela éviterait aux utilisateurs de se creuser la tête devant « le transpiration, de faveur la nuit, compromet le séchage et qu'il faudrait "faire journalier" ». J'imagine volontiers que les produits que nous exportons aux États-Unis ou en Angleterre sont soumis au même traitement de texte et j'imagine la tête de l'Anglais ouvrant son pot de moutarde et lisant : « It is recommended de close à nouveau the couvercle after usage, faute de what the mustard in the pot will be desseched and absolutly dégueulasse. »

Les Français et la géographie

Les Français ne connaissent pas la géographie. Cette vieille lanterne est installée depuis des générations au musée des lieux communs. En fait, nous connaissons de la géographie ce qui nous intéresse, quand nous étudions nos itinéraires de vacances ou lorsque nous rêvons en feuilletant les magazines illustrés de lagons émeraude frangés de palmiers. Il faut dire que l'actualité se charge de temps en temps de nous remettre la géographie en mémoire, elle nous oblige à plonger dans le dictionnaire pour localiser des pays dont nous ignorons tout des mœurs et des coutumes. Aujourd'hui, la télévision nous offre les images de ces pays dont les noms insolites font la une des quotidiens, mais au fond nous n'en savons guère plus que nos pères qui n'avaient que des cartes et qui étaient loin de se douter que ces pays lointains pouvaient avoir une

influence sur leur destin. Avant qu'il ne défraie l'actualité, qui était capable de situer avec précision le Kosovo sur la carte ? Il en fut de même, il y a presque un siècle, quand le paysan du Limousin et le commerçant du Dauphiné apprirent en lisant leur journal que les choses se gâtaient du côté du Monténégro et de la Bosnie-Herzégovine. Ça ne les intéressait pas beaucoup, et ça ne les empêchait pas de travailler. Ils avaient tort. La géographie n'allait pas tarder à se venger en les enfournant dans des wagons inconfortables, hommes 40, chevaux en long 8, tout ça parce qu'un archiduc dont ils ignoraient jusqu'à l'existence s'était fait flinguer à Sarajevo. Quelques années plus tard, le fils du commerçant et celui du paysan essayaient de vivre tranquillement quand les journaux leur parlèrent des Sudètes. Qu'est-ce que c'était que ça, les Sudètes ? Ils apprirent avec intérêt qu'il s'agissait d'une minorité allemande qui vivait en Bohême. Ça ne troubla pas leur tranquillité et ils pensèrent que ça les concernait peu... Ils avaient tort. Quelques mois plus tard, rewagon et rebandes molletières... pour cinq ans, c'est le tarif. C'est vrai, nous avons une bien curieuse façon d'apprendre la géographie. Vous sauriez distinguer, vous, un Tutsi d'un Hutu ? Moi non. Il paraît cependant que nous avons aidé les uns à massacrer les autres, là-bas, entre le Burundi et le Rwanda. Pourquoi ? Une commission d'enquête va, paraît-il, nous le révéler... je serais particulièrement curieux de l'apprendre.

Ah, maudite géographie ! Il y a quelques lustres de cela, les députés reçurent une lettre : « Allons-nous continuer à supporter le sort misérable des malheureux Poldèves qui n'aspirent qu'à la liberté... aidez-nous ! » La plupart des représentants du peuple donnèrent leur caution à l'Association pour la libération des Poldèves. Certains, que l'on interviewa, déclarèrent qu'il était honteux que les Poldèves fussent asservis. Bien entendu, les Poldèves n'existaient pas... c'était un canular... Mais que voulez-vous, la géographie est une science bizarre... quand on ne s'occupe pas d'elle, elle a une fâcheuse tendance à s'occuper de vous.

Le fran... technocra... çais

Mettez-vous à la place de l'étudiant anglais ou allemand qui vient de finir ses études de français : il a son diplôme en poche, il peut traduire sans avoir recours au dictionnaire Victor Hugo ou André Malraux ; c'est d'ailleurs à travers eux qu'il a assimilé la langue française, l'une des plus difficiles qui soient, avec ses pièges, son verbe « aller » qui devient « je vais » au présent et « j'irai » au futur.

Nanti de son diplôme, il arrive en France et l'épouvante le saisit. Tout ce qu'il a appris ne lui est d'aucune utilité, il découvre que les Français ne parlent plus leur langue et que les technocrates ont un langage à eux, totalement ésotérique et devant lequel Boileau et La Bruyère ouvriraient de grands yeux ahuris. En parcourant un quotidien, non pas un journal spécialisé pour boursiers et fonctionnaires du ministère des Finances, mais un simple quotidien imprimé pour des citoyens normaux qui l'achètent le matin avant de prendre le métro, il lit : « Le secrétaire d'État au Budget estime qu'il existe au sein du corps fiscal français une trop grande distorsion entre la primitivité du contexte évolutif et la potentialité des secteurs clefs. » Dans ce charabia qui nous est quotidiennement assené, « les masses catégorielles » chevauchent « l'accroissement imponentiel », et le « dialogue fondamental » côtoie tantôt « les facteurs de décloisonnement », tantôt « les secteurs de réajustement ». Cela fait penser parfois à un poème de Prévert : « Une démarche réflexive, un créneau conjoncturel, une interférence de structure, un éventail d'indices, un contexte évolutif, un cadre multilatéral, un système d'imputation, une distorsion sectorielle... et un raton-laveur ! »

Le contribuable-citoyen est totalement anesthésié par cette rhétorique de dément. Sachant d'avance qu'il ne comprendra pas, il ne cherche même plus à comprendre et le technocrate de service peut ainsi l'accommoder à la sauce de son choix, certain que la victime ne protestera pas. Protesterait-elle que le résultat serait le même. « C'est expliqué dans le texte, dira le technocrate, vous n'aviez qu'à le lire ! » Quand Fouquet plumait ses concitoyens, il

le faisait dans la langue de Molière. Ça n'était pas moins douloureux, mais la victime avait l'illusion qu'on l'écorchait sans la prendre de surcroît pour une demeurée.

Je serais tenté de croire que tous les technocrates qui usent de ce galimatias le font moins par prétention que par crasse ignorance. En se badigeonnant de ce vernis, ils tentent de dissimuler leurs lacunes. Ne les confondons pas avec Paul Painlevé, Henri Poincaré ou Louis de Broglie, ils ne sont que de simples manipulateurs de chiffres qui ont une calculatrice de poche à la place du cerveau. Imaginez qu'en se trompant de livre, l'un d'eux ouvre Racine et lise :

« Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes au bord où vous fûtes laissée. »

Il téléphonerait aussitôt pour demander une traduction.

Coq ou poulet ?

Un restaurateur de mes amis a trouvé dans son courrier cette circulaire que je vous livre dans sa surprenante beauté : « Je vous rappelle que le commerce des volailles abattues pour la consommation humaine est régi par un décret de 1980 stipulant que la dénomination Coq est réservée aux sujets domestiques appartenant au genre "Gallus" et ayant atteint la maturité sexuelle, la dénomination Poulet s'appliquant, elle, aux sujets de poids supérieur à 800 grammes n'ayant pas atteint cette maturité sexuelle. Le plat dénommé Coq au vin ne peut être élaboré qu'à l'aide de viande de sujet ayant atteint la maturité sexuelle. Les plats cuisinés à partir de poulets, selon la recette du Coq au vin, devront être affichés "Poulet préparation Coq au vin". »

Lorsque j'entends dire que certains fonctionnaires dans leurs bureaux ne font pas grand-chose, ce propos injuste me révolte. L'individu qui, en 1980, a pondu si j'ose dire ce texte a quand même dû le cogiter longtemps... ce ne sont pas là des idées qui viennent spontanément, et que dire de celui qui l'a exhumé en

1999 après de longues recherches. Le problème, en effet, est très grave. Quand un poulet devient-il coq ? À partir du moment où il a honoré un certain nombre de poules ! Combien de poules doit-il honorer pour être coq au vin au lieu de poulet au vin ? La circulaire ne le dit pas. Mais il doit en être, du moins je le suppose, des poulets comme des hommes, certains sont plus précoces que d'autres. Il y en a des timides, des timorés, des complexés, comme il en existe certainement des hardis, des « à l'abordage », style poulets cavaleurs, mal élevés aux tendances main au cul de poule. L'âge n'entre pas en ligne de compte. S'il y a des poulets attardés et des coqs précoces, faisons-nous la différence dans notre assiette ? Et le gallinacé, quand il entre dans la cocotte avec le thym, le laurier et les petits oignons, sera-t-il plus tendre sous le couteau s'il a été tendre en amour ?

Je reste admiratif devant cet extraordinaire travail qu'accomplissent dans leurs bureaux des femmes et des hommes qui calibrent la taille des pommes, régissent la longueur des fanes de carottes et décident du nombre de poules qu'un poulet doit bibliquement connaître pour avoir le droit de s'appeler coq au vin.

On ne rendra jamais assez hommage au labeur ingrat de ceux qui tentent, par un effort continu, de simplifier notre vie, de la codifier de façon que, du matin au soir, nous sachions très exactement combien de litres d'eau nous devons employer dans notre douche ou le nombre, le poids et la surface des biscottes que nous trempons dans notre café.

Le X français en panne

La loi impose aux chaînes de télévision un quota d'œuvres d'origine française de 30 % qui sans cela seraient submergées par les produits fabriqués outre-Atlantique. Or, le CSA, qui sous la houlette d'Hervé Bourges veille au strict respect de la loi, vient d'admonester sévèrement une chaîne câblée qui ne la respecte pas. Sa diffusion nationale arrive à peine à 25 %. Cette chaîne s'appelle

XXL et elle est entièrement réservée aux films classés X, c'est-à-dire aux films pornos. Voilà qui est consternant. La production française en ce domaine serait à ce point déficiente qu'elle ne puisse assurer au moins le tiers de la diffusion ? Je vous le concède volontiers, le film porno donne assez peu de travail aux scénaristes et aux dialoguistes. Le suspense n'en est pas le ressort principal et le dialogue est souvent succinct et répétitif. Avec des « Ah »... des « Oh »... quelques « Encore » et une quinzaine de « Oh oui », on boucle un film de 52 minutes. Les mouvements de caméra sont limités, très peu de travellings ou de plans séquence, on privilégie le gros plan et une fois que le metteur en scène a dit « moteur », on va jusqu'au bout de la scène. Une fois celle-ci terminée, il n'a pas le loisir de dire comme dans les autres films : « C'était très bien, les enfants, on la garde mais on doit pouvoir faire mieux... on la refait tout de suite. » Si l'héroïne est tout à fait prête à recommencer, le jeune premier en revanche a besoin d'un certain temps de récupération. Le gros handicap du film porno, c'est le renouvellement du thème. Quelle que soit la façon dont le scénariste amène les protagonistes à se rencontrer, il arrive toujours un moment où le spectateur se dit : « Tiens... j'ai déjà vu cette scène-là. » Il n'en demeure pas moins que les producteurs vont devoir faire un effort pour combler les 5 % qui manquent, sinon le CSA risque de sévir. Vous me direz : qu'est-ce qui sépare fondamentalement un film X français d'un film X américain ou portugais ? Rien, « Ah » et « Oh » se disent de la même façon dans les trois langues, en dépit de la fameuse perle d'Alexandre Dumas dans *Joseph Balsamo* : « Ah ah, dit-il en portugais... » Mais c'était Dumas !

Petit post-scriptum. À la suite de deux accidents, dont un mortel, dont ont été victimes deux promeneurs blessés par des chasseurs, j'ai écouté avec intérêt la déclaration d'un représentant des chasseurs : « Je conseille, a-t-il dit, aux promeneurs en forêt de porter des vêtements clairs et de faire du bruit pour qu'on ne les confonde pas avec des gibiers. » Donc, si vous allez cueillir des champignons... habillez-vous en blanc, pas de chapeau à plumes bien entendu, et jouez du tambour ou de la trompette... pas du cor de chasse cela va de soi. Vous pouvez également porter une pancarte que vous brandirez au-dessus de votre tête... « Je ne suis pas un lapin ». Vous ne ramasserez peut-être pas beaucoup de girolles, mais vous rentrerez vivant...

La France sur le divan

S'il existait des psychanalystes pour nation, celui qui ferait s'allonger la France sur un divan ne perdrait pas son temps. Nous sommes un pays étrange et déroutant dont les réactions échappent à toute analyse logique et suscitent, selon les cas, l'admiration ou l'agacement de nos voisins. « Strasbourg s'incline à Milan avec panache », titre un quotidien sportif... Ah, le panache ! Nous en faisons une consommation effrénée. L'entraîneur de Strasbourg eût sans doute préféré que son équipe éliminât l'Inter avec médiocrité, mais si la victoire fut italienne, le panache en revanche est resté français... Ce titre m'en a rappelé un autre, plus ancien ; en 1965, à l'arrivée du Tour de France, un quotidien eut ce titre superbe : « Raymond Poulidor, magnifique second d'un Tour enlevé par Felice Gimondi. » Les Français ont encore aujourd'hui une infinie tendresse pour Poulidor, vingt-deux ans après sa dernière participation au Tour, il suffit que sa voiture s'arrête pour que la rumeur enfle... « Poupou, c'est Poupou... » Les Français respectaient Anquetil, mais ils aimaient Poulidor. L'aimeraient-ils autant s'il avait une seule fois porté le maillot jaune... je n'en suis pas certain. Étrange pays en vérité. Quand on évoque la mondialisation, gauche et droite se hérissent et récusent cette approche barbare de l'économie, mais quand Toyota choisit d'implanter une usine à Valenciennes, on déroule le tapis rouge à Matignon et à l'Élysée pour accueillir le patron de la firme. Quand Renault installe une usine à Moscou et Toyota une à Valenciennes, ne serait-ce pas par hasard de la mondialisation ? Comment disent les Belges : « Ce Japonais, il aurait pu venir à Vilvorde, il aurait fait des économies, l'usine était construite. »

Oui, étrange nation qui cultive le paradoxe comme Candide son jardin. En écoutant M. Philippe Séguin déclarer dans *Le Monde* que la cohabitation est détestable, deux questions viennent aux lèvres des plus béotiens. Était-elle moins détestable en 1986

quand il était ministre du Travail du gouvernement de Jacques Chirac sous la présidence de François Mitterrand ? Sans doute... mais personne ne se souvient le lui avoir entendu dire... Deuxième question. M. Séguin est gaulliste, c'est le général de Gaulle qui a donné cette Constitution à la France. Sous la houlette de Michel Debré, les pères fondateurs n'ont-ils jamais envisagé qu'il pouvait y avoir un président et un Premier ministre d'opinions différentes, et s'ils l'ont envisagé, auraient-ils par hasard pensé que c'était impossible ? Dans la première hypothèse, pour des juristes c'est une faute... dans la deuxième, c'est de la naïveté. Ou bien la cohabitation est détestable... et la Constitution est mauvaise, ou la Constitution est bonne... et la cohabitation ne peut pas être détestable.

Ce qu'il y a de terrifiant avec la logique, c'est qu'elle est glacée et totalement insensible au panache.

À la poubelle

De nombreux assurés sociaux du département du Gard auxquels la Sécurité sociale avait envoyé leur carnet de santé, ce petit opuscule que chaque Français serrera bientôt entre sa carte d'identité et son livret de famille, l'ont directement mis à la poubelle sans l'ouvrir, croyant qu'il s'agissait d'une publicité. Voici donc la démonstration de l'effet néfaste de ce que les Anglo-Saxons appellent le « mailing » et que nous traduisons par « publicité distribuée par courrier »... l'Académie française n'ayant pas encore trouvé une équivalence en un seul mot. Chaque matin, il faut que nous repérions nos lettres personnelles au milieu des multiples sollicitations qui nous assaillent. Il y a les associations caritatives ; celles-là, mon Dieu, font leur métier... les temps sont difficiles, les besoins infinis et les misères à soulager sans limites. On donne, ou on ne donne pas... et le petit chèque que l'on fait dépend souvent moins de l'argumentaire du dépliant ou de l'état de nos finances que de l'humeur dans laquelle on se trouve ce matin-là.

Il y a des jours où, comme saint Martin, on partagerait son manteau, et d'autres où nous sommes bougons et mal lunés. L'homme est ainsi fait, contraste d'égoïsme et de générosité, et j'ai la plus grande admiration pour celle ou celui qui fait un don en faveur des sans-logis de São Paulo le jour où il reçoit sa taxe d'habitation. Il y a aussi les produits divers qu'on nous propose à l'approche de Noël... les foies gras du Périgord ou le petit bordeaux qu'on ne peut pas manquer d'acheter, dit le prospectus, puisqu'il a été sélectionné par Paul Bocuse ou Bernard Loiseau. Là encore, les producteurs font leur métier. Les associations caritatives s'adressent au cœur, eux sollicitent notre estomac, et sans doute l'avez-vous remarqué, ce sont deux organes qui cohabitent mais vivent en toute indépendance... l'un ignorant farouchement ce que fait l'autre.

Et puis, il y a au milieu de tout cela l'éternel, l'inusable, le sempiternel : « Monsieur Amadou, vous êtes l'heureux gagnant de... » Ah, j'ai gagné... un voyage aux Caraïbes... une voiture, une rente... à condition bien sûr que j'achète ma batterie de casseroles... après quoi, parmi les heureux gagnants on tirera au sort, devant huissier assermenté, celui qui partira aux Caraïbes... Pour l'instant, je n'ai gagné que le droit d'acheter une batterie de casseroles, c'est déjà ça.

On comprend que les Gardois qui ont reçu leur carnet de santé l'aient jeté à la poubelle. Ils ont dû se dire : « Ah non... Médecins sans frontières, la Croix-Rouge, la Ligue contre le cancer, les Restaurants du cœur... d'accord... mais si maintenant il faut donner à la Sécurité sociale pour combler son déficit... non ! »

Une grève insolite

J'ai été bloqué par une manifestation rue de Rivoli... une de plus, ai-je pensé en patientant dans ma voiture. Des manifestants distribuaient des tracts, j'en ai pris un : « Archéologues en grève » ! J'ai lu attentivement le tract, il y est question d'un projet de

Mme Catherine Trautmann contre lequel s'élèvent les grévistes et qui consisterait en une sorte de privatisation de l'archéologie. Les promoteurs et propriétaires de terrain deviendraient propriétaires des vestiges découverts. Imaginez que j'ai un jardin, je le bine, je tombe sur un buste d'empereur romain, je peux le mettre sur mon buffet de salle à manger et éconduire poliment mais fermement le conservateur du musée du Louvre qui ne manquera pas de me le réclamer. Vous le connaissiez ce projet, vous ? Moi non plus. C'est très curieux qu'un gouvernement de gauche se refuse à privatiser Air France en totalité, alors que tout le monde l'y exhorte, et privatise l'archéologie alors que personne ne le lui demande.

C'est un superbe métier que d'être archéologue. Je crois que, si je n'avais pas été saltimbanque, c'est une profession qui m'aurait bien plu. Passer son temps à gratter la terre avec une petite cuillère, un tamis et un pinceau, refaire le puzzle d'une poterie, retrouver le tracé d'une voie romaine, les fondations d'une ferme gauloise... même si l'on n'est pas Schliemann, cet épicier de génie qui découvrit Troie et le trésor de Priam, c'est un métier de patience et de passion. Chaque jour, les archéologues remettent en exergue la magnifique phrase de Braudel : « Sans le poids du passé, l'Histoire n'est qu'une péripétie. » Je m'indigne bien sûr qu'on découvre à Paris côte à côte un aqueduc romain et un autre du temps des Valois et qu'on les détruise pour laisser place à je ne sais quelle bâtisse en verre fumé. C'est pourquoi, moi qui suis plutôt favorable aux privatisations, je suis prêt à soutenir les archéologues qui veulent rester dans le service public. Mais je crains que leur grève ne serve pas à grand-chose. Voyez-vous, archéologues mes frères, poètes de la poussière et du tesson, nous vivons en des temps où, pour qu'une grève ait quelque chance d'aboutir, il faut qu'elle embête le citoyen. Quand les trains, le métro, les postiers ne travaillent plus, les pouvoirs publics s'alarment... mais si les archéologues s'arrêtent de gratter, tout le monde s'en fout. Et la preuve que vous n'êtes pas encore rodés aux principes qui régissent une grève, c'est que vous n'occupiez avec votre défilé que la moitié de la rue de Rivoli, laissant circuler les voitures sur l'autre moitié. Non ! Ce qu'il faut faire, c'est bloquer toute la rue, pendant un mois... Apportez vos pioches, vos pelles et vos tamis... et faites un trou au milieu de la chaussée. Et si on envoie les forces de l'ordre pour vous déloger, répondez : « Du

fait de notre métier, c'est plein de trucs intéressants à découvrir là-dessous ! »

Amis archéologues, je fais des vœux pour que vos revendications aboutissent... mais comme on dit vulgairement... c'est pas dans la fouille !

Un petit trou très cher

La France hésite à entrer dans le club fermé du Programme international de forage continental comme le lui ont demandé les trois membres, les États-Unis, l'Allemagne et la Chine. Que fait-on dans cette association scientifique ? On fait des trous, dans le but d'explorer notre planète en profondeur, cinq kilomètres en Chine, neuf en Allemagne. Le but est de savoir comment naissent les mécanismes de rupture qui provoquent les tremblements de terre. Un forage est prévu au Mexique, à l'endroit supposé où se serait écrasée une comète il y a quelques millions d'années. Cet impact et ses conséquences auraient été à l'origine de la disparition des dinosaures. Les compagnies pétrolières suivent ces forages de près, au cas où, en creusant, les savants tomberaient sur un gisement de pétrole. Il est vrai qu'avec la conquête de l'espace, nous commençons à avoir quelques idées sur ce qui se passe au-dessus de nous, mais que nous ne savons presque rien de ce qui se passe en dessous. Ce monde inconnu a toujours fait rêver les hommes et les amoureux de Jules Verne ont en mémoire l'extraordinaire voyage au centre de la terre, ces trois hommes qui entrent dans les entrailles de la planète par un volcan éteint d'Islande et ressortent en Méditerranée par une éruption du Stromboli. La Chine, l'Allemagne et les États-Unis ont donc convié la France à se joindre à eux, mais l'entrée au club est chère, la cotisation annuelle est de 3 millions de dollars, et M. Strauss-Kahn, qui veille jalousement sur son trésor de Bercy, trouve que 17 millions de francs pour creuser des trous, c'est un peu excessif. Car des trous, le ministre des Finances n'en manque pas, et ce ne sont pas des trous à creu-

ser, mais à combler. La Sécurité sociale ou le Crédit Lyonnais sont des trous beaucoup plus conséquents que ceux qu'on peut creuser en Chine ou au Mexique, ceux-là on en voit le fond, alors que les nôtres, quand le ministre se penche au-dessus d'eux, lui donnent une idée de l'infini. Justement, répondent les Chinois, les Américains et les Allemands, vous avez, vous Français, une telle technique des trous que votre expérience en la matière nous est indispensable... et puis, pensez à la science... réfléchissez qu'en Russie, à sept kilomètres de profondeur, on a trouvé de l'eau. — Oui, répond Strauss-Kahn, mais vous savez, à Bercy mon bureau donne sur la Seine, de l'eau j'en vois toute la journée. — Mais enfin, monsieur le ministre, 17 millions de francs, c'est pas grand-chose. — Pas grand-chose, vous êtes marrants... c'est le salaire annuel de 170 fonctionnaires de mon ministère.

Et il a raison, M. Strauss-Kahn, car ces 170 fonctionnaires de Bercy eux aussi font des trous... dans nos économies. On ne peut pas d'un seul coup les mettre à la retraite pour aller creuser des trous en Chine.

Quoique... ça serait peut-être une idée à creuser.

C'est l'plombier

En conclusion de son roman *Au bon beurre*, Jean Dutourd fait dire à l'un de ses personnages : « Mon fils sera crémier. » C'était au lendemain de l'Occupation. Les temps ont changé. Si Dutourd écrivait son roman aujourd'hui, il ferait dire à son héros : « Mon fils sera plombier » ! Pourquoi plombier ?

Imaginons ! Nous sommes en 2025 et un journaliste interviewe un plombier.

— Comment l'idée vous est venue de choisir ce métier ?

— ... C'est mon père qui m'y a poussé. Je voulais faire médecine. Il m'a dit : « Mon fils, réfléchis... il y aura bientôt beaucoup d'appartements avec 2 baignoires, 1 douche, 15 robinets, 5 mélangeurs, 3 mitigeurs, 2 chasses d'eau, 10 radiateurs,

100 mètres de tuyaux, des tas de coudes et des quantités de siphons... Mais, dans cet appartement, il n'y aura jamais plus de trois ou quatre paires d'amygdales. Or aujourd'hui, que vois-tu ? Il y a 500 élèves médecins pour 3 apprentis couvreurs, 300 futurs pharmaciens pour 20 aspirants chauffagistes, et 800 étudiants en droit pour 25 en sanitaire. Vacciné, échographié, scannérisé, l'homme sera de moins en moins malade, mais les syphons continueront à se boucher et les robinets à goutter. Deviens plombier. » Il avait raison. Vers 2005, il y avait encore quelques malades, mais leur nombre allait décroissant, et l'on voyait de plus en plus d'étudiants qui étudiaient pour avoir des diplômes qui leur ouvraient toutes grandes les portes de l'ANPE. Il y eut la grande grève des médecins de 2010, où ils obtinrent le droit de faire de la publicité et d'étaler les paiements des honoraires : Faites-vous opérer maintenant, payez en dix-huit mois. On vit des chirurgiens proposer d'opérer avec une garantie décennale, comme dans le bâtiment.

En revanche, dans la plomberie, ce fut le début de l'âge d'or. Nous étions si peu nombreux qu'on cessa de discuter nos prix. Les architectes nous retiennent deux ans à l'avance et nous versent des dessous-de-table pour que nous équipions leurs immeubles. Les particuliers nous attendent quinze jours alors qu'on trouve un médecin dans l'heure. Si un médecin vous répond : « Je ne peux vous prendre que demain », on en cherche un autre. Si je réponds : « Je peux venir dans dix jours », on se confond en remerciements. D'ailleurs, déboucher un lavabo coûte trois fois plus cher que de déboucher une oreille. Je travaille en blouse blanche, je gagne beaucoup d'argent et je viens d'engager deux étudiants à bac + 5 pour leur apprendre le métier. Quand j'arrive, on ne dit plus : « C'est l'plombier », mais : « Comme c'est gentil d'être venu, vous prendrez bien quelque chose... » Mon père avait raison. J'ai deux fils, l'un est à Normale Sup, l'autre prépare l'ENA, mais je me fais pas de souci... dans deux ou trois ans, ils seront plombiers, comme moi.

Pas crados... mais...

L'enquête sur la propreté du Français est tombée comme un pavé dans la baignoire. Nous ne sommes pas sales, mais... dans l'Europe communautaire, nous ne sommes pas les plus propres. Vous voyez que j'emploie à dessein la litote pour ménager votre susceptibilité. Il faut appeler un chat un chat et un savon un savon : nous sommes douteux. Nous nous lavons moins que les Danois, les Hollandais, les Allemands et les Anglais... autant que les Italiens... et, maigre consolation, davantage que les Espagnols et les Grecs. L'Anglais et l'Allemand consomment 1,5 kilo de savon par an et le Français 600 g... c'est-à-dire trois fois moins et encore n'est-ce là qu'une moyenne. Il faut introduire dans ce sondage la pondération de la taille. Pour un nombre de douches égales dans l'année, il est certain que je consomme plus de savon que Philippe Bouvard, pour la bonne raison que j'ai davantage de surface à nettoyer. Il faut faire entrer aussi en ligne de compte les cheveux, les grosses tignasses consomment plus de savon qu'Alain Juppé, Laurent Fabius ou Valéry Giscard d'Estaing, auxquels un coup d'éponge suffit. Gardons, messieurs, profil bas : en ce domaine les femmes sont plus propres que nous, elles sont 49 % à prendre une douche quotidienne contre 45 % des hommes. J'entends d'ici le chœur des machos incorrigibles qui prétendent qu'il ne faut pas confondre ablutions avec temps d'occupation de la salle de bains. C'est un argument spécieux car les chiffres sont là, dans leur cruelle sécheresse. Il n'y a pas que la salle de bains... Alors que 95 % des foyers sont équipés d'une machine à laver le linge, 75 % des dames changent de petite culotte tous les jours et seulement 60 % des hommes mettent chaque matin un slip ou un caleçon propre... Honte sur nous, messieurs ! Les célibataires se lavent davantage que ceux qui sont mariés. Cela peut paraître étrange. En règle générale, quand on s'abandonne aux plaisirs de l'étreinte, en dépit de ce que disait Henri IV à Gabrielle d'Estrées, on se nettoie avant et après : donc les couples mariés devraient se laver davantage que les célibataires... Plus curieux, les divorcés sont plus salingues que les couples mariés. Célibataire, marié, divorcé,

entraîne une courbe descendante dans le temps passé sous la douche. Je n'ose imaginer combien de fois se lave dans l'année Eddie Barclay qui en est à son septième divorce.

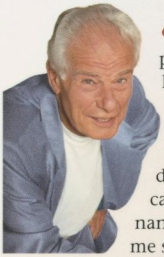
Ceux qui habitent au sud de la Loire sont plus propres que ceux qui habitent au nord. La Côte d'Azur, le Languedoc-Roussillon, l'Aquitaine dépassent la moyenne nationale avec 5,2 douches par semaine et par habitant, alors que la Bretagne arrive en dernière position avec seulement 3,8 douches. Par parenthèse, je ne vois pas très bien ce que représente 1/8 de douche... on se lave quoi ? 1/8 du corps ?... Lequel ?

Ainsi, vous voilà prévenu... l'idéal pour vous, monsieur, est de rencontrer une Languedocienne célibataire... Le pire pour vous, madame, est de tomber sur un Breton divorcé !

Chien et chat

La France est le pays du monde où l'on trouve le plus d'animaux domestiques en pourcentage de la population. Nous sommes de grands sentimentaux sous notre carapace de sceptiques. Ces boules de poils et de tendresse qui lacèrent les tapis et rongent les pieds de table font la joie de leur maître et celle des fabricants d'aliments pour canins et félins. Vus de l'étranger, les Français sont gâteux avec leurs animaux de compagnie. Curieusement, certains s'obstinent à séparer les femmes et les hommes en race. Les Blancs, les Noirs, les Jaunes. En fait, il y a des distinctions beaucoup plus sélectives. Ceux qui vivent la nuit et ceux qui se lèvent à l'aube, ceux qui aiment les chiens et ceux qui préfèrent les chats. Dans cet affrontement où l'on se bat à coups d'arguments fondés sur la tendresse, je suis neutre. Dans cette guerre animalière, je suis centriste. Le chat a cependant une indiscutable supériorité sur le chien. Il a inspiré davantage les poètes que son prétendu ennemi héréditaire. Nul ne les a décrits comme Baudelaire :

« Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes »



« C'est un tout petit entrefilet en quatrième page, presque inaperçu tant il paraît anodin... Je vous le livre tel que je l'ai découvert : « Le comité européen de normalisation vient de décider, après plusieurs années de travail et d'études intensives, de porter la taille des préservatifs vendus dans la Communauté de 16 à 17 centimètres. » Cet optimisme est réjouissant, car la logique veut que lorsque l'on augmente le contenant, c'est parce que le contenu s'agrandit. Mais ce qui me surprend dans cette information, c'est l'incise : « après plusieurs années de travail et d'études intensives ». Il y a donc à Bruxelles une commission qui a travaillé plusieurs années sur ce sujet... Qui la compose ? Comment travaille-t-elle ? Qui en fixe l'ordre du jour ? Voilà des questions auxquelles j'aimerais qu'on réponde. Dieu sait que je suis pour l'Europe unifiée, qui est la seule idée intelligente que les peuples de ce continent ont eue depuis un millénaire, mais je subodore cependant que les bureaux de Bruxelles sont peuplés de fonctionnaires s'attelant parfois à des tâches qui ne sont pas d'une nécessité criante... »

Les hommes politiques, l'euro et l'Europe, les technocrates toujours, le « progrès », le sport bien sûr, les « kafkaïsmes » de notre administration, et puis le charmant caractère des Français... Fort du succès de son précédent recueil, *De quoi j'me mêle!*, Jean Amadou, cette voix familière aux auditeurs d'Europe 1, a réuni ici quelque 180 nouvelles chroniques. Scrutant sans pitié l'actualité, elles dressent un tableau souriant mais acide des faits divers et des événements de notre vie quotidienne ces douze derniers mois.

Animateur et chroniqueur sur Europe 1, dialoguiste pour Antenne 2, coauteur du Bêbête-show, Jean Amadou s'est d'abord fait un nom comme chansonnier, exercice auquel il se livre toujours, au théâtre des Deux-Ânes à Paris. Il a publié huit livres aux éditions Robert Laffont, parmi lesquels *De quoi j'me mêle!*, *Il était une mauvaise foi* et *Heureux les convaincus*.

99-IV

9 782221 089187

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00467364 7

109 F
16,62 € TTC FRANCE

Couverture : photo Gérard Bedeau

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre